**Zeitschrift:** Actio : un magazine pour l'aide à la vie
**Herausgeber:** La Croix-Rouge Suisse
**Band:** 97 (1988)
**Heft:** 2-3

**Artikel:** "Il faut passer par là"
**Autor:** Lo Curto, Sandra
**DOI:** https://doi.org/10.5169/seals-682002

**Nutzungsbedingungen**
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

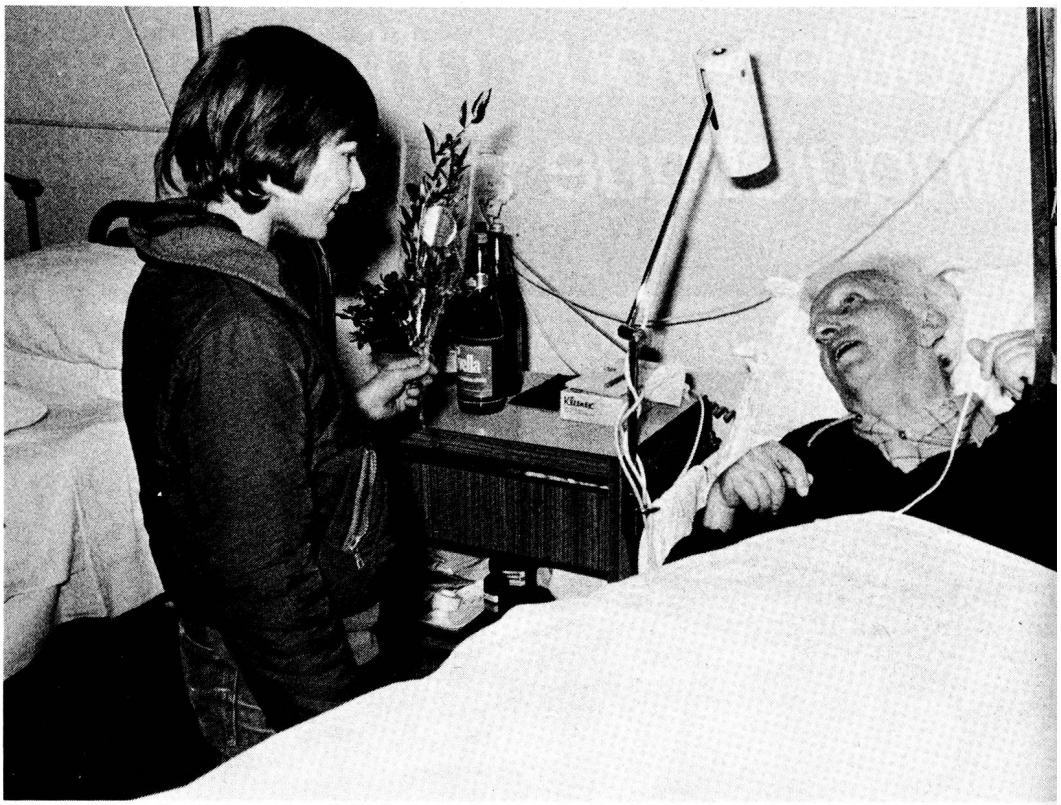
**Conditions d'utilisation**
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

**Terms of use**
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 02.07.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch**

## JOURNÉE DES MALADES



*Depuis des années, à l'occasion de la Journée des malades, les bénévoles de la Croix-Rouge remettent des fleurs aux patients qui font de longs séjours dans des hôpitaux et des homes. Le 6 mars dernier, ils ont ainsi distribué 30 000 bouquets. Par cette action, la CRS et ses 69 sections cherchent à encourager les visites aux malades non seulement le premier dimanche de mars, mais bien durant toute l'année.*
*(Photo: Roland Koella)*

# «Il faut passer par là»

**La Journée des malades de cette année, qui s'est déroulée le 6 mars dernier, avait pour thème le sens de la maladie. Il est fréquent, à l'heure actuelle, de se poser cette question. Mais les malades eux-mêmes, se la posent-ils vraiment? Une jeune femme est allée parler avec les patients dans un home pour personnes âgées et dans un hôpital à Bienne. Les gens qu'elle y a vus étaient généralement des personnes qui s'efforçaient d'accepter avec modestie, courage et reconnaissance ce qu'il leur restait de leur santé. S'ils répondaient à la question du sens de leur maladie, c'était, tout au plus, entre les lignes.**

*Sandra Lo Curto*

Toute personne en bonne santé qui rend visite à un malade ne peut s'empêcher, en quittant le bâtiment de l'hôpital, de pousser un soupir de soulagement et de remercier le ciel de ne pas être à la place du malade. Mais cette réaction, il la refoule aussitôt, songeant à la personne qu'il vient de quitter. En réalité, j'ai pu constater que les malades eux-mêmes ont exactement la même réaction. «Ça pourrait être pire» ou «Il y en a qui sont moins bien lotis que moi» sont les réponses le plus souvent recueillies. Malgré toute la foi que l'on peut avoir dans les progrès de la médecine, c'est l'impuissance et la résignation que l'on ressent dans des phrases comme: «Je suis bien obligé de prendre les choses comme elles viennent.»

### *Apprécier ce qui reste*

«Les hommes se remettront toujours. Et puis la nature est là pour les aider...» Malgré tout, l'espoir s'exprime aussi, notamment dans la bouche de cet homme de 95 ans que je rencontre dans un home pour personnes âgées. Atteint de tuberculose, il avait dû subir une grave opération dans les années quarante; mais, à part la tuberculose dont il est atteint, il va bien, assure ce vieillard qui a écrit à la main (et sans lunettes, comme il est mentionné dans la préface) cinq livres sur la nature, ce qui lui a valu, parmi le personnel, le surnom de «l'écrivain».

Mme H. est assise à la cafétéria. Elle a 53 ans et souffre d'une sclérose en plaques. Elle sait que sa maladie est incurable et s'y est résignée. Elle espère simplement que son état ne s'aggravera pas et apprécie de pouvoir encore marcher, même si c'est à l'aide d'une attelle. L'une de ses amies, qui venait la voir de temps en temps, est décédée récemment. Mme H. s'efforce maintenant d'être aussi active que possible dans le home. Ce qu'elle trouve le plus pénible, c'est de ne pas savoir comment évolue cette maladie.

### *Accidenté à 20 ans*

A l'hôpital, dans un service de soins intensifs, les patients sont parfois des gens qui, le jour précédent encore, vaquaient à leurs occupations habituelles. C'est le cas par exemple de B. et de son amie, qui ont été victimes d'un grave accident de moto. B. a dû être amputé d'une jambe. Il était footballeur semi-professionnel. Après avoir soulevé sa couverture un nombre incalculable de fois, parce qu'il ne peut pas croire ce qui lui est arrivé, il se met à plaisanter en disant qu'il va falloir qu'il se trouve un nouveau hobby. Il est au début d'un long chemin...

### *«Etre seul est très dur!»*

J'ai également rencontré un couple de Vaudois assez âgés que la vie n'a pas gâtés. Le mari a dû être opéré 14 fois au genou et 7 fois aux yeux, sa femme souffre depuis 24 ans de maux de tête et de douleurs abdominales. «J'aurais voulu prendre sur moi la moitié des souffrances de ma femme», me dit le mari, et tous deux ajoutent «qu'il faut être content d'être ici et d'être ensemble. A un certain âge, c'est dur de supporter ces souffrances continuelles. Mais il ne faut pas trop se plaindre. Il y a pire...»

### *Se remonter le moral*

Dans le service de médecine interne, j'ai rencontré deux hommes d'un certain âge, M. de Sorvilier et R. de Reconvilier, qui se connaissaient et se sont retrouvés à l'hôpital en même temps, souffrant tous deux d'une tumeur de la vessie. Ils menaient chacun, avant leur maladie, leur propre entreprise pour laquelle ils avaient travaillé dur. Après avoir subi trois opérations, ils ont dû vendre leur affaire. R. en est même à sa quatrième opération; il doit vivre maintenant sans vessie. Un accident de la circulation à l'âge de 20 ans lui avait causé une fracture du crâne. Depuis lors, il a ressenti des douleurs et a souffert d'insomnie sa vie durant. Ont suivi trois infarctus et son affection de la vessie. «C'est le destin», dit-il avec une pointe d'amertume, «mais si on veut vivre, il

faut se remonter le moral soi-même.» «Qu'on le veuille ou non», ajoute son ami, «il faut y passer!» «Les gens en bonne santé» reprend R., «ils ne connaissent pas leur bonheur!» Tous deux se sentent très à l'écart de la vie «normale» et du stress de la vie professionnelle. C'est au sein de leur famille qu'ils puisent la force de lutter.

***Attitude positive***

Mme D. a 45 ans; elle est hospitalisée après sa deuxième opération au genou; c'est une personne qui ne se laisse pas abattre par ses problèmes de santé. Pour elle, une attitude positive ne peut qu'accélérer le processus de guérison, elle en est convaincue. Après sa première opération, elle, une femme sportive, dynamique et prenant sa vie en main, a remarqué que la dépression pouvait la guetter elle aussi. Elle s'est donc «secouée» et a cherché des solutions par elle-même, car son entourage se sentait très désemparé. Mme D. pose une question essentielle: comment le conjoint, les enfants, la parenté et les amis, trouvent-ils le bon comportement à l'égard d'un malade pour lui remonter suffisamment le moral sans s'apitoyer sur son sort?

La plupart des personnes interrogées avaient de la peine à se nommer elles-mêmes «malades». A la question «Comment vous sentez-vous en tant que personne malade?» ils répondaient d'abord par des notions médicales. La maladie a-t-elle pour le malade une autre signification que celle que s'imaginent les bien portants? Les malades, chroniques ou non, n'aiment pas être constamment questionnés sur leur état de santé. C'est ce qu'exprime un homme «dit» malade et qui en a tellement assez qu'il ne sort de chez lui que le soir, quand il fait nuit. □

*Dans le Comité pour la «Journée des malades» sont réunies les quatorze organisations les plus importantes de la santé publique en Suisse dont la Croix-Rouge suisse. Cette Journée a lieu chaque année le premier dimanche de mars.*

# La maladie n'est pas une faute

**L'appel de la Journée des malades de cette année a été rédigé par Jean Starobinski, professeur d'histoire des idées, d'histoire littéraire et d'histoire de médecine à l'Université de Genève de 1957 à 1985.**

Avec le souvenir ineffacé des jeux de l'enfance, je pense aux joies des êtres jeunes. Avec le souvenir profondément gravé des jours de maladie, je pense à ce qu'endurent les malades. Moi bien-portant, ou plutôt rescapé, je porte en mon corps les traces de la douleur, les cicatrices de la maladie. Il me suffit d'écouter la rumeur de mon sang pour savoir que les malades ne forment pas un peuple séparé. Je ne suis pas d'un autre monde que celui où d'autres souffrent en ce moment. La maladie est dans la nature, et, tous sans exception, nous sommes les enfants de cette même nature – qui nous fait aimer la vie, et qui nous maltraite indifféremment. Reconnaître cette condition commune n'empêche pas de reconnaître aussi les disparités: les peines et les joies, la faiblesse et la force sont si inégalement réparties! Qu'est-ce que la santé, sinon le surplus de force dont nous pouvons momentanément disposer pour la diriger vers le dehors, vers les autres? Tandis que le malade, replié autour de ses forces profondes, ne peut que recevoir. Cela est dur pour les êtres généreux qui, avant la maladie, aimaient à donner, à communiquer, à agir. Or c'est là que doit se nouer, par la compréhension, entre proches et malades, entre soignants et patients, une sympathie qui peut devenir un secours.

Comprendre le malade, c'est d'abord écarter toute idée de faute. Selon une conception qui découlait d'une attitude religieuse primitive et imparfaite, la maladie passait pour être une punition; elle appelait la pénitence. Cette conception n'est pas encore surmontée. Elle s'est manifestée avec insistance, récemment, à l'occasion du Sida.

Sans doute la santé requiert-elle le respect d'un ensemble de normes et de règles de vie. La très vieille discipline de l'hygiène s'efforçait de les définir. Et l'on savait qu'en s'en écartant, l'on s'exposait à la maladie, comme les téméraires s'exposent à l'accident. Pour autant, aucune maladie n'est méritée. Aucune maladie n'est une sanction. Elle est sans commune mesure avec le dérèglement qui peut l'avoir précédée.

La tentation n'est pas moindre, aujourd'hui, d'incriminer la société et la civilisation. Ici encore, on recourt à l'idée de la faute pour interpréter la maladie. Et certes, dans tous comportements collectifs, les hommes peuvent commettre les mêmes erreurs, dévier de la même façon que dans leur conduite individuelle. Nous compromettons la santé de nos semblables, comme nous provoquons la mort des autres. On comprend que certains malades, désireux de fixer une culpabilité, trouvent une sorte de soulagement en rejetant la faute sur les autres, et en se sentant les victimes de ce qu'on leur a fait. Les effets pervers de la civilisation, pourtant, ne sont pas des maléfices intentionnels, des sorts jetés par des sorciers. Ils sont l'expression de l'insuffisance des normes en vigueur: il faut en inventer de nouvelles, qui soient plus protectives. Or pour définir les normes nouvelles, il faut précisément faire appel à ces techniques scientifiques dont il est si commode, aujourd'hui, de dresser le procès. (Mais n'oublions pas les enfants qu'on maltraite et qui dépérissent: le manque d'amour est une faute!)

La maladie escorte les hommes depuis le commencement des âges. Autrefois, plus près de la nature, on mourait jeune. La prospérité, l'hygiène, le savoir médical ont considérablement allongé la durée de la vie. Les maladies de la première enfance et la mort prématurée sont devenues plus rares dans les sociétés développées: et par la force des choses, la longévité a fait apparaître les maladies de l'âge avancé. Mais la médecine ne désespère pas de mieux comprendre le vieillissement, au point de maîtriser ou d'adoucir les maladies du grand âge.

Pour arriver à de tels résultats, il a fallu et il faudra beaucoup de travail rationnel, objectif, méthodique. Il faudra multiplier les expériences, et les contrôles d'expériences. On ne pourra se dispenser d'observer la cellule, et ses réactions biochimiques, comme une machine vivante. A ce niveau, il conviendra d'oublier momentanément le monde des sentiments et celui des liens personnels. La sympathie, que j'évoquais en

commençant, est bien le moteur premier: sans elle, point de véritable réconfort. Mais elle a besoin d'auxiliaires. Car la bienveillance la plus amicale ne change guère le cours de la maladie: elle ne devient agissante et efficace qu'avec les instruments que mettent entre ses mains les connaissances scientifiques les plus élaborées.

Que devons-nous aux malades? Le meilleur de notre cœur, et les moyens techniques inventés par notre raison la plus exigeante. L'un et l'autre. L'un renforcé par l'autre. Comprendre cette personne, qui est le malade; et saisir aussi cette chose complexe, qui est le mécanisme du mal. La faute, la seule faute serait de ne pas accomplir ce double geste. *Jean Starobinski*